

Arborescences

Revue d'études littéraires, linguistiques et pédagogiques de langue française



Introduction

Morgan Faulkner and Julia Galmiche-Essue

Number 12, December 2022

Pratiques métatextuelles dans les littératures francophones du Maghreb, d'Afrique subsaharienne et des Caraïbes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1100845ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1100845ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'études françaises, Université de Toronto

ISSN

1925-5357 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Faulkner, M. & Galmiche-Essue, J. (2022). Introduction. *Arborescences*, (12), 1–6.
<https://doi.org/10.7202/1100845ar>

Tous droits réservés © Département d'études françaises, Université de Toronto, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

SOMMAIRE

- 1 Morgan Faulkner, *Université Saint-Francis-Xavier*
Julia Galmiche-Essue, *Université de Toronto*
Introduction
- 7 Olga Hel-Bongo, *Université Laval*
Les méandres et l'au-delà du texte : *La Lézarde* d'Édouard Glissant
- 25 Maëva Archimede, *Université Laval*
Texte, métatexte et posture dans *Gerbes de sang* de René Depestre
et *Cette igname brisée qu'est ma terre natale* de Sonny Rupaire
- 40 Germain Guehi, *Institut National de la Jeunesse et des Sports (INJS) d'Abidjan*
De l'écriture *N'Zassa* à la métatextualité
dans *D'éclairs et de foudres* de Jean-Marie Adiaffi
- 61 Morgan Faulkner, *Université Saint-Francis-Xavier*
Métathéâtralité et invisibilité sociale :
Le Petit Frère du rameur de Kossi Efoui
- 78 Lisa Romain, *Université de Lille*
Du *Serment des barbares* à *Lettre d'amitié, de respect*
et de *mise en garde aux peuples et aux nations de la terre* :
Boualem Sansal ou la fabrique du lecteur engagé
- 92 Charlène Walther, *Université de Strasbourg et Université Laval*
L'enfant mis en scène : reflet déformé et porte-parole de l'écrivain
dans *Une enfance créole* de Patrick Chamoiseau
et *Demain j'aurai vingt ans* d'Alain Mabanckou

Introduction

Morgan Faulkner, *Université Saint-Francis-Xavier*
 Julia Galmiche-Essue, *Université de Toronto*

Si, comme l'écrit Laurent Lepaludier dans *Métatextualité et métafiction*, tout texte de fiction est métatextuel à partir du moment où il invite à une prise de conscience critique de lui-même (2002 : 9), cette prise de conscience ne date pas d'hier. Au contraire, cette longue tradition de réflexion sur le fait littéraire est présente dès la naissance du genre romanesque, que ce soit la formation de l'artiste chez Cervantès au xvii^e siècle, chez Diderot et Sterne au xviii^e siècle ou bien l'œuvre elle-même chez Gide, Rilke et Joyce à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e siècle. Cette tendance au retour critique de l'œuvre sur elle-même occupe une place de plus en plus importante dans la fiction contemporaine de ces dernières décennies, ce qui, selon Patricia Waugh, serait dû au fait que les romancier·ières sont désormais bien plus conscient·e·s des problématiques théoriques en lien avec la construction de récits fictionnels (1985 : 2). Cette prise de conscience ne cesse par conséquent d'évoluer au point de devenir un marqueur du degré de maturité de la littérature en général et du genre romanesque en particulier.

La tendance à l'autoréflexivité du texte littéraire a fait l'objet de nombreux travaux théoriques, notamment dans le domaine des littératures française et québécoise. Citons à ce propos les travaux d'André Belleau (sur les notions de réflexivité ou d'auto-réflexivité, Belleau 1999), de Jean Ricardou et de Lucien Dällenbach (sur les notions de mise en abyme, d'écriture en miroir, de spécularité, Ricardou 1967, Dällenbach 1977) ou bien encore de Gérard Genette (sur la métatextualité, Genette 1982). C'est à cette dernière notion que nous nous intéressons, non seulement au sens où l'entend Genette, à savoir toute relation de commentaire qui unit un texte à un autre texte (1982 : 11), mais aussi au sens de relation critique qu'entretient un texte littéraire avec lui-même. La métatextualité qui retient ici notre attention est celle qui se manifeste à l'intérieur de l'œuvre littéraire et qui a pour particularité d'attirer l'attention des lecteur·rices sur le processus de création de l'œuvre elle-même, sur ses procédés internes ou encore sur les conditions de sa publication, de sa diffusion et de sa réception¹. Comme l'explique Jeanne Devoize, la réflexion métatextuelle apparaît lorsque le lecteur est

invité à réfléchir sur l'auteur, sur les rapports entre auteur et lecteur, auteur et narrateur, auteur et personnages, sur l'auteur et le lecteur implicites, sur les composantes du lecteur lui-même. Cette réflexion peut l'entraîner vers une exploration des codes liés à tel ou tel genre ou à tel ou tel mode, ou des différents procédés narratifs qui président à la création littéraire. (en ligne)

Nombreux sont les écrivains francophones du Maghreb, d'Afrique subsaharienne et des Caraïbes à opérer ce retour critique sur leurs œuvres. Que ce soit la figure de l'écrivain chez Patrick Chamoiseau et Fatou Diome, le romancier fictif et l'intertextualité chez Alain Mabanckou, Mohamed Mbougar Sarr, et Dany Laferrière, le personnage lecteur chez Sami Tchak, la mise en abyme chez Ken Bugul et Marie-Célie Agnant, ou encore les jeux de miroirs chez Kamel Daoud, tous·tes ont en commun d'avoir une conscience aiguë de leur condition d'écrivain·e et, tout particulièrement, de leur condition de créateur·trice issu·e d'un pays anciennement colonisé. En effet, ces trois aires géographiques partagent

1. Si, pour Antoine Compagnon, la métacritique est la critique de la critique ou bien le métalangage est ce qui parle du langage (1998 : 19), le métatexte est le texte du texte, autrement dit le texte qui parle de ce dernier.

un certain nombre de similitudes sur les plans historique (colonisation) et linguistique (bilinguisme, voire plurilinguisme de fait), tout en conservant leurs spécificités sur le plan culturel. Or, comme le soulignent Alexie Tcheuyap et Hervé Tchumkam, les critiques limitent trop souvent leurs travaux à l'un ou l'autre de ces espaces, « sans jamais, ou presque, mettre au miroir ces littératures qui ont pourtant en partage d'être produites dans des espaces anciennement sous domination coloniale française » (2019 : 8). Selon l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau, c'est précisément ce contexte historique colonial, dans lequel leur représentation d'eux-mêmes a été élaborée par l'ancien colonisateur, qui oblige les écrivains francophones issus de ces espaces à « revendiquer le droit » de se regarder eux-mêmes, de développer leur propre discours sur eux-mêmes (Lesne 2013 : 27).

La conscience critique cultivée par ces derniers est donc double car, si elle fait partie d'une tendance inhérente au genre romanesque, comme nous l'avons vu, elle fait également partie intégrante de leur histoire en raison d'une dissociation de fait sur le plan temporel (entre l'histoire coloniale et les histoires postcoloniales qui en découlent), culturel (entre le singulier et le collectif, la tradition et la modernité, l'oral et l'écrit, les marges et le centre), et enfin spatial (entre l'œuvre endogène produite et, ce faisant, son créateur et le contexte exogène qui a rendu et rend encore possible son édition, sa distribution, sa diffusion, sa réception, voire sa légitimation). C'est au sein de cet entre-deux que se renégocie l'identité du roman francophone contemporain d'Afrique et des Caraïbes, ce dernier étant contraint de penser ces oppositions dont il a hérité bien malgré lui et de se les approprier pour leur donner un sens nouveau. On comprend donc mieux pourquoi les œuvres littéraires issues de ces espaces accordent une place particulière aux questions suivantes : comment écrire ? Pour qui ? Pourquoi ? Dans quelle(s) langue(s) ?

L'écrivain·e francophone maghrébin·e, africain·e ou caribéen·ne est ainsi constamment renvoyé·e à son statut, un statut minoré, voire ghettoisé, l'écrivain dit « francophone » étant bien souvent opposé à l'écrivain·e français·e, tandis que l'écrivain·e dit·e « du Sud » serait à distinguer de celui dit « du Nord² ». Dans des contextes locaux bien souvent incertains, la question du pouvoir de l'écrivain et, par extension, de la littérature, revêt également une importance singulière. La manière dont les romanciers·ières choisissent de se représenter dans l'espace de la fiction est ainsi lourde de sens, tout comme les difficultés auxquelles ils et elles doivent faire face dans ce cadre, ou encore les objectifs visés par leur pratique de la métatextualité, qu'ils soient d'ordre esthétique, idéologique, politique ou philosophique. Il en va de même de la langue d'écriture sur laquelle se focalisent bon nombre des réflexions contemporaines sur les littératures francophones. Lise Gauvin, la première à parler de « surconscience linguistique » pour décrire les écrits francophones émergeant de contextes de diglossie, affirme ainsi que le dénominateur commun de ces littératures « est de proposer, au cœur de leur problématique identitaire, une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littératures dans des contextes différents. » (1996 : 6) En effet, nombreux·ses sont celles et ceux à s'être interrogé·e·s sur comment écrire en français lorsqu'il n'est pas la langue maternelle ou lorsqu'il coexiste avec d'autres langues. Comment articuler les substrats linguistiques liés aux langues premières, que ce soit le bambara, le peul, le créole ou l'arabe ? Plus largement, comment l'auteur, à travers son œuvre, traite-t-il de la question de l'écriture, tant d'un point de vue formel que du sens donné à cette pratique ?

À ces questions s'ajoute l'opposition conventionnelle, voire éculée entre langue(s) écrite(s), portée(s) par un individu, et langue(s) orale(s), portée(s) par le collectif. Comment faire entendre sa voix et celle de sa communauté sans pour autant être soumis aux diktats de cette dernière ? Cette

2. C'est ce qui a notamment donné naissance au *Manifeste pour une littérature-monde* signé par 44 écrivains francophones en 2007, parmi lesquels figuraient des Africains, des Maghrébins et des Antillais.

question porte en elle celle du poids de l'écrit et de l'imprimé dans des espaces où les politiques publiques en faveur du livre sont parfois peu nombreuses, voire inexistantes, où le lectorat reste encore limité et où une industrie locale du livre peine à exister dans un marché hautement concurrentiel dominé par des enseignes étrangères. Dans ce cadre, comment l'écrivain francophone (re)pense-t-il sa relation à l'éditeur et, plus largement, aux grands centres d'édition francophones que sont la ville de Montréal au Canada ou Paris en France? Comment l'œuvre aborde-t-elle la question de son lectorat dans l'espace de la fiction? Comment joue-t-elle avec l'horizon d'attente de ses lecteurs? En effet, comme le résume bien Graham Huggan à propos des littératures africaines, ces dernières sont souvent accusées d'être « un produit d'exportation visant un public largement étranger » (2001 : 34), la même critique pouvant être adressées aux littératures caribéennes et maghrébines. Dans ces conditions, l'écrivain originaire de ces espaces se voit contraint de réfléchir aux conditions de son appartenance à un champ littéraire exogène, mais aussi à l'histoire littéraire qui s'y rapporte. Quelles sont les stratégies déployées par l'œuvre littéraire francophone pour interroger son inscription dans une tradition (théâtre, poésie, roman, etc.) dont il a hérité³ et vis-à-vis de laquelle il doit prendre ses distances pour exister? Comment l'œuvre redéfinit-elle, ou non, le genre auquel elle appartient? Au-delà de la question du genre, comment l'œuvre littéraire francophone pense-t-elle sa relation à la littérature en général et aux autres œuvres en particulier, que ce soit à l'échelle locale, régionale, (sous-)continentale ou mondiale? C'est la question de la visibilité de l'œuvre et, par extension, de sa reconnaissance qui est en jeu ici, en particulier la manière dont celle-ci envisage les relations de pouvoir qui l'unissent aux acteurs institutionnels, de la critique universitaire à l'Académie française, en passant par les prix littéraires et les programmes scolaires.

Il n'est donc pas étonnant, au vu de ce qui précède, que cette tendance à l'autoréférentialité dans les littératures francophones se soit amplifiée au cours des dernières années (Gauvin 2019 : 8). Et pourtant l'exploration de ces pratiques métatextuelles reste limitée dans le champ des littératures maghrébines, africaines et caribéennes de langue française par rapport aux études de même nature portant sur les littératures française, québécoise ou franco-canadienne. Prenant l'exemple des littératures africaines, Kodjo Attikpoé et Josias Semujanga soutiennent ainsi que la figure de l'écrit « semble avoir échappé à la vigilance de la critique » (2018 : 5). Les spécificités de la métatextualité, ses causes et les types d'autoreprésentation qui en découlent restent donc à interroger. C'est précisément cette lacune que nous souhaitons combler dans ce numéro thématique dédié aux pratiques métatextuelles dans les littératures francophones du Maghreb, d'Afrique subsaharienne et des Caraïbes. Alors que la légitimation institutionnelle de ces littératures ne va toujours pas de soi, dans quelle mesure le recours à la métatextualité permet-il aux écrivains issus de ces espaces de (re)définir les modalités de leur écriture et les fonctions de la littérature? Quels sont les stratégies et les modes de lecture métatextuels auxquels ces derniers ont recours pour (re)négocier leur rapport au champ littéraire, aussi bien au niveau local que mondial? Quels procédés sont mis au service de la métatextualité au niveau des thèmes choisis, des styles cultivés et des genres adoptés? Autant de questions auxquelles les contributions que rassemble ce dossier cherchent à apporter des éléments de réponse.

En effet, comme le précise Nathalie Ferrand, c'est dans le « savoir métalittéraire [que] se joue une évaluation esthétique du roman face à d'autres romans ou face à d'autres genres » (2002 : 249), ce à quoi nous ajoutons une évaluation historique, linguistique, culturelle, voire politique puisqu'il s'agit d'une véritable forme d'autonomisation de littératures auxquelles on a trop longtemps accolé

3. Selon l'écrivain franco-congolais Alain Mabanckou, la littérature coloniale a ainsi indéniablement accouché d'une littérature que l'auteur qualifie de « nègre » (2016 : 27).

l'étiquette de « mineures ». Sur le plan formel, l'étude des pratiques métatextuelles permet non seulement une relecture originale des œuvres, bon nombre d'études ne prenant pas en compte ce deuxième niveau de lecture ou cette « histoire dans l'histoire », mais elle permet aussi d'étudier la manière dont lesdites pratiques contribuent au renouvellement des littératures francophones contemporaines. Sur le fond, une telle analyse donne lieu au développement d'une nouvelle forme d'ontologie, par le biais de la figure du « créateur » (le romancier, le poète, le dramaturge, etc.) et la relation qui le lie à sa « créature » (l'œuvre), mais elle génère aussi de nouvelles formes d'épistémologie, de nouveaux savoirs, en dehors d'un cadre strictement occidental, la métatextualité s'ingéniant « à parcourir en les reliant de nombreux champs du savoir pour les problématiser les uns par rapport aux autres », comme le rappelle Jacques Sohier (2002 : en ligne).

Nous ouvrons ce dossier avec un article d'**Olga Hel-Bongo** qui se livre à une relecture du premier roman d'Édouard Glissant, *La Lézarde* (1958), récompensé par le prestigieux prix Renaudot l'année de sa publication. Ce dernier, nous rappelle l'autrice, n'a jamais fait l'objet d'une étude métatextuelle approfondie, alors même que cette pratique d'écriture y est omniprésente. C'est à cette tâche que s'attelle Hel-Bongo en examinant la nature, les manifestations et les fonctions du métatexte dans l'œuvre de Glissant, notamment par le questionnement des personnages, de l'écrivain ou du lecteur, qui jouent tous un rôle fondamental dans ce cadre. Son étude démontre ainsi que la complexité du roman de l'écrivain martiniquais s'articule autour d'un élément central, la filiation, qui réunit à la fois la fiction et la métafiction, Aimé Césaire et Édouard Glissant, le singulier et le collectif, l'histoire et la mémoire, autour d'une problématique commune, celle de la quête existentielle, nationale ou poétique.

Maeva Archimède prolonge la réflexion sur les littératures caribéennes en examinant l'emploi de l'autométatexte, à savoir tout commentaire qu'un individu formule sur son propre texte, dans les recueils *Gerbe de sang* (1946) du poète haïtien René Depestre et *Cette igname brisée qu'est ma terre natale* (1971) du poète guadeloupéen Sonny Rupaire. La mobilisation de ce concept permet à Archimède d'interroger de manière originale ce que peut la poésie, mais aussi le rôle du poète dans un contexte d'urgence sociale. L'autométatexte, explique l'autrice, constitue un véritable outil rhétorique grâce auquel le poète balise la lecture, infléchit la réception et l'interprétation de son texte, amenant ainsi le lecteur à considérer les problématiques sociopolitiques qui constituent son quotidien. Plus encore, la présence de l'autométatexte au sein du poème élève au rang de motifs littéraires les questions d'ordre idéologique, politique et esthétique que sont le langage, la structure, la fonction et la genèse du texte poétique. Enfin, au-delà de sa valeur argumentative, l'autométatexte peut être vu comme un procédé esthétisant par lequel le poète lie poésie et pressions sociales.

C'est également sur la parole poétique que se concentre **Germain Guehi** dans son analyse de *D'éclairs et de foudres* (1980) de l'écrivain ivoirien Jean-Marie Adiaffi. Dans cet ouvrage, la poésie orale, comme un pavé dans l'eau, désarticule les vieilles amarres littéraires au profit d'une intertextualité appelée « écriture *N'zassa* ». En plus de servir de vitrine à la manifestation de l'art oratoire dans le milieu traditionnel, cette dernière a également pour particularité de comporter une forte dimension métatextuelle. En mobilisant les outils méthodologiques de la sociocritique et de la psychocritique, l'analyse à laquelle se livre Guehi met en évidence la manière dont l'écriture *N'zassa*, une esthétique littéraire à connotation subversive, donne lieu à une redéfinition de la création poétique dans l'œuvre d'Adiaffi. La pratique métatextuelle développe ainsi un double enjeu de quête de dignité culturelle et de construction d'une écriture tirant sa source des valeurs traditionnelles.

La contribution de **Morgan Faulkner** se penche également sur la question du genre dans les littératures africaines en analysant la pièce de théâtre *Le petit frère du rameur* (1995) de l'écrivain togolais

Kossi Efoui. L'autrice souligne la double interrogation que génère l'association du métathéâtre, ce voisin de la métatextualité qui décrit tout retour du théâtre sur soi-même : l'une sur l'invisibilité sociale, l'autre sur l'auteur et la capacité de son œuvre à en rendre compte. Faulkner dévoile ainsi la manière dont l'écrivain entremêle réflexions sur l'exil et réflexions sur la représentation, la métathéâtralité s'imposant, dans ce contexte comme un outil de connaissance sur les pouvoirs et les limites de la dramaturgie. En analysant les formes et fonctions de la métathéâtralité dans *Le petit frère du rameur*, en particulier « l'œuvre dans l'œuvre » et l'élaboration du chantier de l'écrivain, l'autrice montre comment Efoui éclaire la violence de l'invisibilité sociale, mais aussi les possibilités créatrices émergeant des marges.

Lisa Romain aborde quant à elle une autre forme d'engagement en explorant l'œuvre de l'écrivain algérien Boualem Sansal. En effet, nous rappelle l'autrice, Sansal est confronté à une équation complexe : comment dénoncer fermement l'autoritarisme idéologique du pouvoir algérien et des islamistes sans tomber lui-même dans l'autoritarisme idéologique et, ce faisant, comment promouvoir l'autonomie et la réflexion du lecteur-citoyen tout en cherchant à le convaincre de ses propres opinions. C'est pour tenter de résoudre ce paradoxe, nous dit Romain, que l'écrivain expérimente l'hybridation de deux logiques *a priori* antagonistes : celle du roman à thèse et celle de la métafiction postmoderne. De la fusion de ces deux ennemies naturelles naît l'idée de l'espace romanesque comme champ d'entraînement à la pratique démocratique, idée que Romain explore en profondeur à travers une série de stratégies cherchant à impliquer le lecteur et à redéfinir la place qui est la sienne.

Du lecteur au personnage lecteur il n'y a qu'un pas, que franchit **Charlène Walther** dans son article qui vient clore le présent dossier. L'analyse de Walther se concentre plus précisément sur les romans *Chemin-d'école* (1994) du Martiniquais Patrick Chamoiseau et *Demain j'aurai vingt ans* (2010) du Franco-Congolais Alain Mabanckou, les deux romanciers ayant la particularité de créer chacun un personnage-enfant ambivalent, construit à partir d'une tension entre la biographie de l'auteur et un ancrage dans la fiction dévoilant son caractère artificiel. En explorant plus avant la dimension métatextuelle du personnage-enfant dans ces deux œuvres, l'autrice développe l'idée selon laquelle l'enfant constitue avant tout un porte-parole des écrivains dans l'espace de la fiction. Chamoiseau et Mabanckou se servent ainsi du métatexte pour faire de leurs personnages à la fois lecteurs et « écrivains-en-devenir » une mise en scène fictive d'eux-mêmes leur permettant de passer de la théorie, en représentant leur vision de la littérature, à la pratique, en déployant cette dernière dans l'écriture romanesque.

Enfin, c'est également au lecteur-chercheur et à la lectrice-chercheuse que s'adressent les contributions figurant dans ce numéro ou, plus exactement, au « lectant interprétant », pour reprendre l'expression de Vincent Jouve, qui appréhende les éléments métatextuels à l'œuvre dans l'œuvre « comme l'indice d'un projet sémantique » (1992 : 92). En effet, par leurs pratiques métatextuelles, les écrivain-es francophones du Maghreb, d'Afrique subsaharienne et des Caraïbes invitent la communauté de lecteur-trices à (re)considérer ses propres pratiques de lecture en l'obligeant à réfléchir à la figure de l'auteur-trice et à problématiser les rapports qu'elle entretient avec cette même figure, mais aussi avec le personnage lecteur auquel il lui est facile de s'identifier en tant que cocréatrice du sens de l'œuvre. Ils l'amènent enfin à réfléchir aux fonctions et aux procédés qui sous-tendent la création littéraire, notamment la relation qui unit les chercheur-euses, en tant qu'auteur-trices d'un autre type de littérature, à leur propre travail d'écriture et, au-delà, au champ de la recherche dans lequel ils et elles s'inscrivent.

Bibliographie

- Attikpoé, K. et J. Semujanga, dir. 2018. « Présentation ». *Présence francophone* 91 : 5-12.
- Belleau, A. 1999. *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*. Québec : Nota Bene.
- Compagnon, A. 1998. *Le Démon de la théorie : littérature et sens commun*. Paris : Le Seuil.
- Dällenbach, L. 1977. *Le Récit spéculaire. Essais sur la mise en abyme*. Paris : Le Seuil.
- Devoize, J. 2002. « Champs d'exploration de la réflexion métatextuelle ». Dans *Métatextualité et métafiction. Théorie et Analyses*, sous la direction de L. Lepaludier. Rennes : Presses universitaires de Rennes : en ligne. doi : <http://dx.doi.org/10.4000/books.pur.29648>. Consulté le 22 décembre 2022.
- Ferrand, N. 2002. *Livre et lecture dans les romans français du XVIII^e siècle*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Genette, G. 1982. *Palimpsestes : la littérature au second degré*. Paris : Éditions du Seuil.
- Gauvin, L. 2019. *Le roman comme atelier. La scène de l'écriture dans les romans francophones contemporains*. Paris : Éditions Khartala.
- Gauvin L. 2000. *L'écrivain francophone à la croisée des langues*. Paris : Karthala.
- Huggan, G. 2001. *The Postcolonial Exotic: Marketing the Margins*. Londres et New York : Routledge.
- Jouve, V. 1992. *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lepaludier, L. dir. 2002. *Métatextualité et métafiction. Théorie et analyses*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2002.
- Lesne, A. 2013. « S'écrire aux Antilles, écrire les Antilles. Écrivains et anthropologues en dialogue. » *L'Homme* 207-208 : 17-36.
- Mabanckou, A. 2016. *Lettres noires : des ténèbres à la lumière*. Paris : Fayard.
- Ricardou, J. 1967. *Problèmes du nouveau roman*. Paris : Le Seuil.
- Sohier, J. 2022. « Les fonctions de la métatextualité ». Dans *Métatextualité et métafiction. Théorie et analyses*, sous la direction de L. Lepaludier. Rennes : Presses universitaires de Rennes : en ligne. doi : <http://dx.doi.org/10.4000/books.pur.29648>. Consulté le 22 décembre 2022.
- Tcheuyap A. et H. Tchumkam. 2019. *Avoir peur. Insécurité et roman en Afrique francophone*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Waugh, P. 1985. *Metafiction: The Theory and Practice of Self-Conscious Fiction*. Londres et New York : Routledge.